

S O P

Service Orthodoxe
de Presse et d'Information

sous les auspices du Comité inter-épiscopal orthodoxe

Abonnement France : 45 F
Etranger: 50 F

14, RUE VICTOR-HUGO
92400 COURBEVOIE
Téléphone : PARIS (1) 333.52.48

c.c.p. 21 - 016 - 76
Paris

Supplément au SOP n° 52, novembre 1980

UN TEMOIN : IGOR OGGOURTSOV

allocution d'Olivier Clément, professeur à l'Institut de Théologie orthodoxe de Paris, prononcée à la Réunion d'information sur Igor Ogourtsov, tenue à Paris le 13 novembre 1980 (SOP n° 51)

Document 52-B

Le service orthodoxe de presse et d'information fournit une information sur la vie de l'Église orthodoxe et une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. Les informations qu'il publie peuvent être librement reproduites avec l'indication de la Source : SOP. - Ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

UN TEMOIN : IGOR OGOURTISOV
par Olivier Clément

Je ne retracerai pas, une fois encore, la destinée d'Igor Ogourtsov. Elle est très clairement exposée dans la brochure que l'ACAT a publiée. Je voudrais seulement dégager dans cette destinée quelques traits fondamentaux, exemplaires pour nous. Je me demanderai d'abord, à propos d'Igor Ogourtsov, comment il arrive, dans la Russie d'aujourd'hui, qu'on devienne différent. Je réfléchirai ensuite sur le christianisme d'Ogourtsov. Enfin je soulignerai que ce théoricien du personnalisme est devenu un martyr de la personne : ce qui vaut leçon pour nous.

Comment on devient différent

D'abord, me semble-t-il, par la famille, qui peut constituer un ultime rempart contre un système totalitaire (c'est sans doute pourquoi le régime soviétique a tant fait pour détruire la stabilité et la continuité familiales). La famille, dans la Russie d'aujourd'hui, ce sont surtout les femmes, véritables détentrices d'une mémoire étrangère à l'idéologie (on pense à Nadège Mandelstam qui, durant la période stalinienne, sauva l'oeuvre de son mari parce qu'elle savait tout par coeur). Pour Ogourtsov, voici la grand-mère qui le fait baptiser, sans doute, lui parle de la foi quand il est enfant. Voici la mère, elle-même musicienne, qui lui donne le goût de la beauté, et lui parle de son propre père (donc le grand-père maternel d'Igor) qui avait enseigné, brillamment semble-t-il, à l'Académie de théologie de Saint-Petersbourg... Ainsi se tisse, malgré tout, une continuité de la Russie, de sa culture. Ce qui donne raison à Soljénitsyne quand il réfute les "soviétologues" occidentaux pour qui le système soviétique n'est qu'un avatar de la russité, et souligne que le peuple russe est celui qui a le plus souffert du régime...

On devient différent, justement, par la culture, à la fois dans sa dimension nationale et dans sa dimension universelle. Et j'entends culture ici, au sens d'un approfondissement gratuit, non utilitaire, dans l'existence, au sens d'une conscience et d'un respect de la noblesse de l'homme découvrant tout le tragique et tout le merveilleux de sa destinée. Igor Ogourtsov, dans cette perspective, apparaît comme un des héritiers de la "renaissance russe" qui s'épanouit au début du siècle jusqu'en 1922, lorsque Lénine chassa de Russie les philosophes non-marxistes (de ce point de vue, 1922, plus que 1917, marque le commencement de l'"idéocratie"). Les grands intellectuels russes du début du siècle pratiquaient une culture "ouverte", non-idéologique; ouverte par le sens de l'hypothèse et du dialogue, ouverte aussi par le respect, voire la célébration, en l'homme et dans les choses, d'un mystère que ni la rationalité ni l'histoire (ni surtout l'histoire comme rationalité) ne sauraient épuiser... On sait que dans Le Premier Cercle, Innocent Volodine, enfant chéri du régime, pressent pour la première fois ce mystère en parcourant, dans la bibliothèque de sa mère, des revues et publications de cette époque.

Igor Ogourtsov, dans sa jeunesse, était vraiment un homme de la Renaissance russe (renaissance spirituelle, inséparable, comme l'a montré Berdiaev, d'un "nouveau Moyen-Age") : il se passionnait pour la philosophie, pour l'histoire, pour l'art, sa mère lui avait appris à jouer du piano et il composait lui-même.

On devient différent, enfin et surtout, par la foi. Igor Ogourtsov a manifesté très tôt un grand intérêt pour la dimension spirituelle de l'homme. Comme beaucoup d'intellectuels russes de notre époque, il a étudié les expériences d'intériorité des Orient lointains, surtout de l'Inde, qui ont l'avantage de faire éclater avec une rigueur quasi-scientifique la conception matérialiste de l'"athéocratie" officielle. Toutefois, son sens de la personne l'a tourné vers la tradition judéo-chrétienne. Renonçant à étudier la philosophie, par trop asservie à un marxisme momifié, il a travaillé à la faculté d'orientalisme et n'a pas tardé à devenir un remarquable spécialiste des langues sémitiques. Ainsi s'est-il rendu familier de la révélation biblique où le Dieu personnel pose l'homme dans sa vérité de personne. Dieu dit tu à l'homme, et cet appel intérieur fonde la personne, l'arrache à tous les conditionnements de ce monde pour en faire l'image de Dieu.

La famille, la culture, la foi : ainsi se précise le choix d'une destinée. Igor Ogourtsov, lorsqu'il devient adulte, au début des années 60, nous apparaît comme un homme d'une grande force intérieure, transparent et dur comme le diamant, inébranlable dans son exigence de vérité, de justice, de service...

Un christianisme ouvert et créateur

Ogourtsov se place ouvertement dans le village des grands philosophes religieux russes, surtout Nicolas Berdiaev. La philosophie religieuse russe, on le sait, a enregistré la mort de la chrétienté et mis l'accent sur le divino-humain, afin de dépasser la modernité comme nihilisme mais d'assumer ses explorations de l'humain. Ni Dieu contre l'homme, ni l'homme contre Dieu, disait Berdiaev, mais l'union de divin et de l'humain sans séparation et confusion. L'Élan vers un divino-humain.

Ce christianisme apparaît, à l'encontre de toute idéologie, comme la religion de la liberté. Le Christ de Nicolas Berdiaev est celui de la "Légende" dostoïevskienne dont la "Réponse" assure la liberté de l'homme. Car il refuse au désert les tentations de la magie et de la puissance, il ne descend pas de sa croix quand on l'en déifie, il ressuscite dans le secret. "Tu es voulu le libre amour de l'homme", lui dit le Grand Inquisiteur. Ainsi dans le Christ se révèle non un Dieu tyrannique, "gendarme", castrateur, mais un Dieu crucifié. Ce Dieu est l'espace infini de ma liberté. Le nier, c'est faire de l'homme un fragment dérisoire de la société et de l'univers. L'affirmer, c'est affirmer l'homme au-delà de ce monde, c'est montrer qu'une personne est plus importante que l'univers entier...

Dieu, dit Berdiaev, attend de l'homme la libre réponse d'un amour créateur. Pour Igor Ogourtsov, l'Orthodoxie ne peut donc se réduire à ce bercement liturgique plus ou moins archaïsant à quoi le régime voudrait la réduire. Elle doit provoquer un regard neuf sur la société et la culture, une inspiration à la fois humble et créatrice. "Pour surmonter aussi bien le capitalisme que son rejeton malade, le communisme (...) le christianisme, bien qu'il ne soit lié à aucune structure temporelle, peut et doit, par ses principes spirituels, inspirer la pratique économique et politique (...) Il révèle en effet le sens de l'existence". Ce sens, c'est l'homme comme personne irréductible, comme image de Dieu : non pas l'individu au sens de l'individualisme occidental, ni l'homme de la masse au sens des fusions et des manipulations totalitaires et publicitaires, mais la personne ancrée dans l'invisible et qui s'accomplit dans la relation...

Or, c'est justement cette élaboration d'une foi intelligente, capable d'éclairer l'histoire, que le régime refuse farouchement, aujourd'hui comme en 1967 : les condamnations récentes d'intellectuels chrétiens, si nombreuses et si lourdes, le démontrent une fois de plus.

La foi d'Ogourtsov n'est pas seulement créatrice, elle a, dans sa pratique et son expression mêmes, une forte dimension œcuménique. Ogourtsov est un patriote ouvert à l'universel, non un nationaliste borné. Il a été marqué non seulement par la philosophie religieuse russe mais par la pensée française d'inspiration chrétienne des années 30 à 50 de notre siècle : Emmanuel Mounier et le "personnalisme" (on sait le rôle joué par Berdiaev dans la naissance de ce mouvement), Jacques Maritain et son "humanisme intégral", Gabriel Marcel et son ontologie de mystère et de la personne.

"Le christianisme œcuménique", "catholique" (au sens originel de ce terme) pose la base d'une unité supra-nationale, religieuse et culturelle", écrivait Ogourtsov. Il portera "la liberté véritable de l'homme, la sainteté de la famille, des rapports fraternels entre les hommes, l'union de toutes les nations."

Cela aussi, le régime le refuse et, s'il lui apparaît qu'il ne peut détruire l'Eglise, il essaie de l'utiliser dans une perspective ultra-nationaliste, dimension d'un "rusisme" exacerbé et fascisant.

Du personnalisme au martyre de la personne

En 1964, Igor Ogourtsov fonde à Léninegrad un mouvement personnaliste qu'il appelle "Alliance sociale-chrétienne" ou "Cercle Nicolas Berdiaev". Le programme du mouvement ne manque pas d'intérêt; on pourrait le rapprocher de l'inspiration qui préside aux transformations actuelles de la Pologne, comme si la seule possibilité d'une évolution créatrice à l'Est, disons d'une évolution post-marxienne, résidait dans cette vision personnaliste sur laquelle peuvent s'entendre non seulement des croyants sortant du ghetto ecclésiastique mais des incroyants respectueux du mystère de l'homme...

Les membres du Cercle Nicolas Berdiaev ont consacré l'essentiel de leur activité à

diffuser les textes des philosophes religieux russes et français.

En 1967, c'est l'arrestation, puis la condamnation implacable : 20 ans pour Igor Ogourtsov, dont sept de réclusion, huit de camp à régime sévère, cinq de relégation (et cette dernière peine, contrairement à ce qu'on pourrait penser, est particulièrement redoutable car les travaux, les "droit commun" sont la loi dans les lieux de relégation).

Depuis, Igor Ogourtsov a fait, dans son âme et son corps, la démonstration de l'existence en l'homme de la personne, de l'existence en l'homme d'une dimension transcendante qui dépasse toute manipulation, tout écrasement. Jamais il n'a cédé, jamais il ne s'est renié, jamais il ne s'est "repenti" : et c'est bien là ce que le régime ne peut lui pardonner. Il a passé sept ans dans la prison de Vladimir, qui est un des lieux de détention les plus terribles du monde. C'est seulement au bout de ces sept années qu'il a pu recevoir une visite, celle de sa mère. Deux fois il a été jeté dans des prisons psychiatriques, où l'on essaie de réduire l'homme en le détruisant psychiquement. Puis ce fut le camp à régime sévère, la malnutrition systématique, le travail épuisant, l'"isolateur". Igor Ogourtsov a tenu ferme. Cet affaibli a même pratiqué des grèves de la faim.

"Tout mouvement, pour devenir sérieux, doit être consacré par le sang. Et cela a été fait. Peu importe que le sang soit versé tout de suite ou sué goutte à goutte pendant des années. Ainsi, voulant nous détruire, il nous ont affermi. Voulant nous rendre insignifiants, il nous ont grandis..."

Certes, comme y insiste Chalamov, le Goulag a dégradé, peut-être irrémédiablement, des millions d'hommes. Mais des âtres d'ascèse et de foi comme Ogourtsov ont su faire du Goulag, sinon la preuve de l'existence de Dieu, du moins, et ce n'est pas très différent, la preuve de l'existence en l'homme d'une force qui n'est pas de ce monde. La leçon vaut aussi pour nous, ici et maintenant. La situation où nous sommes pourrait être définie par l'expérience du nihilisme, d'un nihilisme post-idéologique. Les idéologies totalitaires s'effondrent parce qu'on peut les comprendre du dehors. Une idéologie de ce type prétend tout englober, tout expliquer. Cependant elle crée elle-même cet en-dehors d'où elle apparaît dérisoire, enfièvre du néant, pure expression de la volonté de puissance : cet en-dehors, c'est le Goulag et, dans le Goulag, le cœur de l'homme, de certains hommes, de ces martyrs qui démontrent que l'homme "passe infiniment l'homme", selon l'expression de Pascal. Seuls résistent, semble-t-il, ceux pour qui reprennent sens des mots que l'idéologie a voulu gommer, comme "Dieu", l'"âme", la "conscience", une conscience qui vaut plus que la vie. Alors nous comprenons que l'homme ne peut être pour l'homme objet de connaissance et de puissance, qu'aucun système ne peut l'expliquer totalement et donc donner à ses détenteurs une puissance totale sur leurs semblables. La "visée du visage" permet une éthique renouvelée. Les croyants de post-chrétienté parlent ici du Dieu inconnu qui se reflète dans l'inconnaissable de l'homme (inconnaissable sinon par une sorte de révélation que nous appelons maladroitement l'amour). Mais beaucoup d'incroyants aussi, instruits par les tragédies de notre siècle, se retrouvent dans une éthique de l'homme irréductible, de l'homme qui ne peut avoir d'autre définition que d'être indéfinissable. Dans une éthique donc du respect, de la miséricorde, de la liberté de l'esprit... Ce n'aura pas été un des moindres mérites d'Igor Ogourtsov que de nous rassembler ainsi pour sa défense, si différents, pourtant si convergents. Devant un visage, dit Lévinas, je dois répondre - ou tuer. Tous, par des photos, des témoignages, des textes, nous avons entrevu le visage d'Igor Ogourtsov. Ce visage, on l'a dépouillé de ses cheveux, de ses dents, on éteint maintenant son regard. Rien ni personne, pourtant, n'ont pu le dépersonnaliser. C'est sans doute pourquoi, maintenant, on veut tuer Igor Ogourtsov, ou, ce qui serait pire, l'amener à se renier par une "rééducation" subtile et atroce. A nous de répondre, de devenir responsables, de crier si fort qu'ils n'osent plus, ni dans son corps ni dans son âme, le tuer.